LUMIÈRES
DE POINTE-NOIRE

Fiction & Cie



Alain Mabanckou

LUMIÈRES DE POINTE-NOIRE

Seuil
*25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e^*

COLLECTION
« Fiction & Cie »
fondée par Denis Roche
dirigée par Bernard Comment

© Caroline Blache, pour les photographies des pages 57, 77, 96, 107, 129, 153, 166, 177, 203, 218, 233, 253, 264, 279.
© Archives privées d'Alain Mabanckou, pour les photographies des pages 22, 40, 47, 83.

ISBN 978-2-02-110422-6

© Éditions du Seuil, janvier 2013

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com
www.fictionetcie.com

maintenant les heures mûrissent
sur l'arbre du retour
pendant que l'assoupissement
convoite les paupières
accablées par la poussière des regrets

un gamin va naître jadis

Première semaine

La femme aux miracles

J'ai longtemps laissé croire que ma mère était encore en vie. Je m'évertue désormais à rétablir la vérité dans l'espoir de me départir de ce mensonge qui ne m'aura permis jusqu'alors que d'atermoyer le deuil. J'ai encore sur le visage la cicatrice de cette disparition, et même s'il m'arrive de l'enduire d'une couche de joie factice, elle remonte à la surface lorsque s'interrompt soudain mon grand éclat de rire et que surgit dans mes pensées la silhouette de cette femme que je n'ai pas vue vieillir, que je n'ai pas vue mourir et qui, dans mes rêves les plus tourmentés, me tourne le dos et me dissimule ses larmes. Dans n'importe quelle contrée où je me retrouve, pour peu que j'entende un chat miauler dans la nuit ou un concert d'aboiements de chiens en rut, je lève la tête vers le ciel et repense à une des légendes de mon enfance, celle de la vieille femme que nous croyions apercevoir à l'intérieur de la lune et qui portait une hotte bien chargée sur la tête. Nous autres gamins ne la désignions que du

bout du nez en élevant légèrement le menton, persuadés qu'il ne fallait en aucun cas la pointer du doigt ou émettre le moindre son au risque de se réveiller le lendemain frappés de surdité, de cécité, voire de l'éléphantiasis ou de la lèpre lépromateuse. Nous étions toutefois conscients que la femme aux miracles n'en voulait pas aux enfants et que ces maladies redoutables qu'elle pouvait infliger aux épieurs étaient des sanctions destinées aux adultes qui essayaient d'apercevoir sa nudité lorsqu'elle se baignerait là-haut dans sa rivière de nuages. Ces vicieux étaient incités par une poignée de charlatans qui soutenaient que surprendre la silhouette de la vieille femme sans ses vêtements apporterait une bénédiction dans les affaires et une chance dans la vie quotidienne. Or nous n'étions pas de ceux qui attendaient une quelconque fortune, et c'était sans doute pour cela que, tapis dans l'herbe humectée, nous fermions nos yeux pour que cette femme ne s'imagine que nous recherchions la même chose que les grandes personnes. Elle devait se marrer là-haut puisqu'elle pouvait décrypter le fond de notre pensée et deviner notre présence grâce à son ouïe infaillible. Elle se retournait, regardait à gauche et à droite, puis s'éclipsait juste au moment où nous nous mettions à plat ventre et feignions de dormir d'un profond sommeil. Nous savions qu'elle n'était pas loin, qu'elle nous épiait, et peut-être appréciait ce qui s'apparentait pour nous à un jeu de cache-cache.

Elle réapparaissait, et nous la découvrions, de profil,

en ombre chinoise captive des nuages opaques. Nous suivions sa lente déambulation et étions médusés lorsque de sa hotte s'échappait une myriade d'étoiles filantes, véritable feu d'artifice qui ouvrait l'heure des roulements de tambour dans la région. À cet instant, un enfant était sans doute en train de naître quelque part, un enfant qui ignorait qu'il devait son souffle à cette femme ployée par la pénitence, mais garante de toute vie sur terre. Dans le même temps, alors que tout se calmait dans la voûte céleste et que la lune se retirait enfin, deux ou trois étoiles s'éteignaient en pleine course comme atteintes par la balle d'un chasseur posté derrière nous. Nous nous regardions, attristés. Quelqu'un était mort quelque part, et nous nous mettions à genoux, le menton collé à la poitrine pour marmonner : « Que son âme repose en paix… »

Qui était cette nomade des nuits de pleine lune dont personne n'avait vu le visage ? On racontait que son histoire remontait au temps où la Terre et le Ciel se chamaillaient sans répit. La Terre reprochait au Ciel son inconstance, ses caprices, ses sautes d'humeur et ses rugissements pendant que le Ciel blâmait la Terre pour son inconscience. Entre ces deux griefs, Dieu devait trancher et donna raison au Ciel parce que c'était là qu'Il habitait. La femme aux miracles s'était alors sacrifiée, prenant sur elle les péchés nés de l'inconscience humaine. Elle empêcha du coup une

catastrophe qui aurait entraîné l'extermination de l'espèce humaine. Au cours de la saison qui précéda ce sacrifice de propitiation, plusieurs villages du sud du Congo connurent une sécheresse et une disette sans précédent. Les animaux trépassaient les uns après les autres tandis que la flore se réduisait au point que même les sorciers les plus optimistes prédisaient la disparition de la forêt du Mayombe en moins d'un trimestre et la progression d'un paysage désertique implacable auquel personne ne survivrait. Cette année-là, la viande de brousse n'était plus qu'un vague souvenir. Tout devint comestible pour survivre, et certains villageois firent fortune dans le commerce des margouillats, des lucioles, des fourmis, des cafards, des mouches et des moustiques. Au bout de deux mois, ces bestioles envahissantes n'existaient plus nulle part. Le bruit courait que dans certaines tribus, dès que quelqu'un mourait, on se disputait son cadavre pour se garantir au moins une semaine entière de nourriture.

L'effacement de notre contrée fut annoncé d'une voix éraillée par une enchanteresse aveugle, paralysée des deux jambes et qui, pour se déplacer, traînait son derrière par terre. Elle dévoila que les aiguilles du Temps oublieraient notre région, que dans les jours à venir elles s'arrêteraient à minuit, puis le lendemain de cet instant fatal, à leur réveil, les habitants feraient face à d'autres réalités : la rareté ou l'absence d'eau, la multiplication des mirages, les vents sablonneux et la canicule meurtrière.

Au départ on ne prit pas au sérieux ces augures. Tout le monde pensait que la sorcière aveugle et paralytique était prisonnière de ses propres délires, car comment expliquer que chaque soir, devant sa propriété, elle vendait des bananes que personne n'achetait, mais qui pourtant s'écoulaient ? Où les trouvait-elle alors que le désert avait mangé plus de la moitié du territoire du Sud ? Qui étaient ces clients dont le nombre croissait au jour le jour ? C'était en réalité le début des illusions, la marchandise de la sorcière n'était que le fruit de l'imagination des habitants.

Une semaine après ce qu'on appela « l'Annonce », les premiers signes de la fin des temps devenaient de plus en perceptibles. Les oiseaux avaient déserté le ciel, gouffre béant dans lequel on apercevait l'étendue d'une colère divine dont les mobiles échappaient aux sorciers les plus futés, impuissants devant la panoplie de leurs amulettes devenues taciturnes et sans intérêt. Ces sages, réunis en session plénière, prirent une décision qui souleva le tollé général : il fallait qu'une femme soit « livrée » afin d'apaiser la foudre divine et de porter sur sa tête les péchés des humains. Selon cette auguste assemblée, les hommes n'avaient pas ce pouvoir de rédemption que Dieu avait exclusivement transmis à la gent féminine. Celle-ci perçut ce verdict comme un abus, et la plupart des jeunes femmes se dérobèrent, prétextant qu'elles avaient le devoir d'assurer la continuité de la descendance. Il ne restait plus que les plus âgées.

Elles aussi estimaient que ce n'était pas parce qu'elles étaient au crépuscule de leur existence qu'elles devaient accepter une telle abnégation ourdie par des vieillards dont la couardise était camouflée par leur prétendue connaissance de la science des ténèbres. Qu'avaient-elles d'ailleurs à gagner puisqu'elles étaient au terme de leur vie, et pourquoi se sacrifieraient-elles pour un bonheur qu'elles ne verraient pas ? Pendant que les hommes et les femmes s'opposaient, la situation empirait. Le désert avait absorbé une bonne partie de la forêt du Mayombe et s'orientait à grandes enjambées en direction du centre du pays. Devant la défaillance générale, la femme aux miracles descendit de sa cabane perchée au-dessus de la montagne et se présenta spontanément auprès des sages. Au cours d'une nuit de pleine lune, quatre de ces sages du village Louboulou et l'ensemble des sorciers l'entraînèrent loin, très loin dans ce qu'il restait de brousse dans la contrée. Bouc émissaire pour certains, victime expiatoire pour d'autres, elle avait les mains attachées derrière à l'aide des lianes. La hargne avec laquelle on la bousculait illustrait combien la communauté avait la conviction que la vieille était la cause du malheur qui frappait la région. Elle n'était plus une simple volontaire mais une vraie coupable qui s'était dénoncée d'elle-même, et cela suffisait pour que certains s'emparent d'un fouet et la frappent en serrant les dents. Stoïque, elle ne bronchait pas et suivait son chemin de croix.

Le groupe déboucha sur un point d'eau si minuscule qu'on pouvait parier qu'il tarirait dans les prochaines heures. La lune était pleine, effleurait la crête de la plupart de ces arbres vaincus par la sécheresse. L'œil céleste avait décidé d'être le témoin de ce règlement de comptes entre humains et éclairait la scène jusqu'à ce qu'un sorcier lise d'une voix chevrotante l'acte d'accusation et décrète au nom de l'intérêt général que la vieille habiterait dorénavant dans ce disque lumineux et porterait une hotte sur la tête jusqu'à la fin des temps. Soumise, la sacrifiée s'agenouilla au milieu du point d'eau, les mains toujours liées et la tête levée vers le ciel. Elle n'émit aucun bruit lorsque, se détachant du groupe, un des sorciers vint avec un couteau qu'il leva au-dessus de sa tête. Il y eut un silence de cimetière quand le sorcier, d'un geste vif et déterminé, sectionna la gorge de la femme. La lune se replia aussitôt pour ne réapparaître que le mois suivant, cette fois-ci avec, à l'intérieur d'elle, une vieille femme portant une hotte sur la tête. Les habitants du sud du pays la découvrirent avec stupéfaction.

On décida que le premier vendredi de chaque nouvelle année serait la fête du Sacrifice pendant laquelle on rendrait hommage à la vieille. Les oiseaux traversèrent de nouveau notre ciel, la pluie tomba durant une semaine, la récolte redevint fructueuse pendant que les poissons fourmillaient dans des rivières en crue et que les animaux se démultipliaient dans une brousse grouillant de toutes les espèces…

★

J'ai certes grandi, mais la croyance demeure intacte, protégée par une révérence réfractaire à la tentation de la Raison. Et je ressens encore plus cette foi depuis que je suis revenu au bercail après plus de vingt-trois ans d'absence. Chaque nuit de pleine lune, l'angoisse me saisit et me pousse dehors. Je remarque tout autour de moi les silhouettes des objets comme des ombres qui m'épient et s'étonnent que je ne rende pas hommage à la femme aux miracles. Et je regarde vers le ciel en me disant que cette vieille bohémienne a peut-être trouvé le repos éternel et a été remplacée par une autre femme un peu plus jeune qu'elle, celle que je connais le plus et qui aurait, elle aussi, accepté un tel sacrifice, cette femme qui m'a mis au monde, Pauline Kengué, et qui, je le dis et l'écris maintenant pour que se dissipe toute ambiguïté, est morte en 1995…

La femme de nulle part

De ma mère, j'ai le souvenir immarcescible des yeux marron clair dont il me fallait sonder la profondeur pour discerner ses soucis qu'elle me dissimulait à travers la contraction soudaine de ses pupilles. C'était pour elle un réflexe de protection et pour moi une des raisons qui expliquaient qu'elle ne m'avait réellement jamais regardé droit dans les yeux durant mon enfance. Je me méfiais alors de ses moments de joie exagérément expansifs qui, au fond, grimaient ses chagrins, me renvoyant la fausse image d'une mère cuirassée contre les tracasseries de la vie quotidienne. Sans y parvenir je recherchais dans ses actes les plus veules le signe d'une souffrance intérieure et me heurtais à ce masque de sérénité qu'elle a porté tout au long de sa brève existence. Pour elle, être vulnérable en face de moi était le comble du déshonneur. La plupart de ses initiatives poursuivaient un seul et unique but : me prouver qu'elle était capable de surmonter n'importe quelle difficulté grâce à la bénédiction de nos ancêtres,

comme la fois où elle rêva que sa défunte mère N'Soko avait enfoui cinq cent mille francs CFA dans le sable de la Côte sauvage où elle se rendit dès l'aube, les yeux à moitié fermés, les cheveux encore ébouriffés. Elle tomba sur le joli magot qui lui permit de relancer son activité. De même, lorsqu'elle rentrait du Grand Marché et que ses affaires n'avaient pas été lucratives, elle détournait mon attention, me demandait d'aller acheter un litre de pétrole, des mèches de rechange pour nos deux lampes-tempête Luciole et s'enfermait dans sa chambre où elle refaisait ses comptes. Elle ignorait que j'étais de retour, que je l'entendais murmurer des prières, se moucher et prononcer à plusieurs reprises le nom de ma grand-mère entrecoupé de sanglots. Je savais que ce n'était pas la journée de déveine qui la mettait dans cet état, mais la présence d'un épouvantail placé derrière la porte de sa chambre et qui m'effrayait avec son chapeau de paille. J'avais le sentiment que c'était un humain qui nous guettait et bougeait réellement. Ses haillons ressemblaient à des lianes entremêlées qui s'agitaient dès qu'on pénétrait dans la pièce. Ma mère avait assisté à sa fabrication à Louboulou, le jour où grand-mère N'Soko, affligée après la découverte de sa plantation de maïs à moitié ravagée par une armée d'oiseaux opiniâtres, avait placé cette protection au milieu de son champ. Bien des années plus tard, à la mort de grand-mère, maman Pauline avait tenu à hériter de cet objet alors que ses frères et sœurs, étonnés par son insistance et son détachement

à l'égard des biens matériels, s'étaient rués sur le bétail et la plantation qu'ils avaient vendus puisque personne d'entre eux ne souhaitait s'établir en brousse.

J'avais pour consigne de ne pas m'approcher de cet épouvantail sans l'ordre de ma mère. Était-ce utile qu'elle me le rappelle alors que j'étais intimidé par l'existence de ce personnage dont je ne comprenais pas l'utilité dans notre demeure ? Je tremblais lorsque, à la veille d'un devoir de contrôle ou d'un examen de fin d'année, ma mère m'obligeait à le saluer avant d'aller à l'école. Comme j'hésitais à avancer vers le croque-mitaine, elle me rassurait :

– Il te portera chance, et c'est lui qui te dira ce que tu devras écrire pour avoir une bonne note…

L'épouvantail que nous appelions Massengo avait connu, lui aussi, tous nos déménagements dans la ville. Lorsque nous étions locataires au quartier Fonds Tié-Tié, il était là, calé derrière la porte de la chambre de mes parents. L'année où nous avions résidé chez tonton René pour garder sa maison pendant qu'il était à l'étranger pour un stage professionnel, Massengo était aussi avec nous. Quand nous sommes devenus propriétaires au quartier Voungou, il était encore là. Chaque fête de nouvel an, ma mère lui déposait une assiette de porc aux bananes plantains, le plat typique de la tribu des Bembés. Elle lui parlait pendant au moins une heure pour le tenir au courant de ce que nous avions réalisé au cours de l'année et de ce que nous espérions entreprendre tout au long

de celle qui commençait. Et je sus plus tard que ma mère n'avait pas de compte en banque, qu'elle gardait ses économies dans un trou que couvraient les haillons de Massengo dont on disait qu'il avait le pouvoir de multiplier par dix les économies qui lui étaient confiées. J'y croyais, d'autant que ma mère n'était jamais à sec…



Malgré les précautions qu'elle prenait pour ne pas me dévoiler ses inquiétudes, maman Pauline ne parvenait pas à m'escamoter sa fragilité quand, agacé qu'elle ne pose toujours pas ses yeux sur moi alors que je déployais tous mes efforts à les traquer, je lui demandais si quelque chose n'allait pas bien. Évidemment elle s'empressait de

rire aux éclats, de me rassurer que je me faisais du souci pour rien, qu'elle se portait bien puisqu'elle riait et que quelqu'un de soucieux ne pouvait pas avoir son attitude détendue et joyeuse. Rajoutant à son petit cirque une décontraction trop appuyée pour être spontanée, elle me racontait une histoire, passant du coq à l'âne sans contenir cette hilarité qui amplifiait davantage mon anxiété et me confortait dans l'idée qu'elle avait des ennuis.

Je ne l'écoutais plus que d'une oreille, et elle s'en rendait compte tout de suite :

– Tu ne ris pas avec moi ? C'était pas marrant, cette histoire du cochonnet qui est venu au monde avec deux groins mais avec une seule narine ?

Je ne lui répondais pas. Je fixais le toit, puis baissais les yeux. C'était à son tour de s'alarmer à mon sujet puisqu'en quelques secondes, comme par contagion, j'avais le visage couvert d'un voile sombre, convaincu de plus en plus que quelqu'un lui voulait du mal, ou alors que, malgré les pouvoirs de l'épouvantail Massengo, elle ne parvenait plus à rembourser la dette qu'elle avait contractée pour payer la patente au Grand Marché et travailler le cœur léger. À onze ans j'étais déjà au courant que cet impôt avait brisé tant de familles, avec des mères désemparées à qui on avait retiré le droit de vendre leurs arachides pour un petit retard dans le paiement. Elles arrivaient le matin, trouvaient des agents municipaux déterminés devant leur table. La négociation n'était pas un terme que ces cerbères utilisaient. Ils étaient payés pour

évincer les commerçantes et les remplacer par certaines qui les avaient soudoyés. Soit les commerçantes payaient en empruntant auprès d'autres, soit elles repartaient chez elles sans savoir comment elles allaient nourrir la marmaille qui les attendait, loin de s'imaginer le tourment qui préoccupait leur maman. Or ma mère n'était pas dans l'une des deux catégories, elle pensait à s'acquitter de la patente dans les délais.

Son air triste venait de loin, et son regard, qui n'était ni dur ni vipérin même lorsqu'elle s'emportait, révélait son obstination devant le nombre de marches qu'elle avait à monter, elle la modeste paysanne originaire de Louboulou, bourgade à la terre rouge, contrée de culture de maïs, de tubercules, d'ignames, de bananes et d'élevage de cochons. Afin d'oublier ce lieu où celui qui allait être son époux prit la poudre d'escampette sans laisser un mot, l'abandonnant à son propre sort quelques mois avant ma naissance, elle choisit de vivre telle une femme de nulle part dans le bourdonnement de la ville Pointe-Noire que je visite ces jours, cité côtière sans mansuétude pour les arrivants aux pieds encrassés par les travaux champêtres. À ses yeux j'étais le prolongement de son existence, la lueur ultime dans la traversée d'un tunnel incommensurable. J'étais le signe indéniable d'une immortalité qu'elle aurait enfin acquise lorsque je me délivrai de son ventre dans un bâtiment délabré de la maternité du district de Mouyondzi en cette nuit à la fois torride et glaciale du 24 février 1966 où la lune peinait à

intimider les ténèbres tandis que les coqs s'impatientaient à annoncer l'aube d'un autre jour. Incrédule devant un bonheur à peine altéré par le souvenir de la débâcle de mon géniteur, elle posait avec angoisse ses mains fébriles sur ma poitrine, vérifiait que je respirais encore, que je n'étais pas une apparition qui se déroberait dès qu'elle aurait le dos tourné. Il fallait la convaincre de laisser à l'infirmière le soin de laver le nourrisson qu'elle blottissait dans ses bras. Tout cela parce qu'elle craignait que je suive le chemin de mes deux sœurs aînées mortes en venant au monde sans qu'elle ait pu élucider le mystère de leur départ précoce. Peut-être ces deux anges étaient-ils au courant de la prédiction d'une cousine de notre mère que la jalousie avait poussée à déclarer en public que le destin de maman Pauline était le plus sombre de la lignée. Et cette cousine de mauvaise langue raconta que ma mère n'aurait pas d'enfants, qu'elle mourrait seule dans une cabane, et si par coup de chance elle arrivait à avoir un bébé, ce serait un garçon, mais celui-ci, ingrat, quitterait le pays à l'âge de vingt ans et serait à des milliers de kilomètres d'elle le jour où elle pousserait son dernier soupir. Ce bébé ne lui appartiendrait donc pas, il serait de passage et transiterait dans le premier ventre qu'il trouverait sur son chemin.

Pourtant, balayant d'un revers de main ces prédictions qu'elle rangeait sur le compte d'une cousine stérile et jalouse de la fécondité des autres, ma mère est venue à Pointe-Noire avec un enfant dans les bras et l'épouvantail

de grand-mère N'Soko emballé dans des feuilles de palmier. Elle marchait le pagne noué autour des reins, une manière de signifier que même dans le désespoir elle voulait garder la tête haute. Sa route était longue, sinusoïdale, jusqu'au jour où un autre homme apparut en face d'elle. Il allait devenir mon père, le vrai à mes yeux, celui à qui je tendis instinctivement mes petites mains pour enfin sourire lorsque je sentis que je quittais le sol, que je déjouais la loi de la pesanteur, porté par une force physique invincible, inégalable, la sienne, pour atterrir au-dessus de ses épaules, les jambes agrippées à son cou. Je prononçai ce jour-là les sonorités de deux voyelles à la fois identiques et magiques, entrelacées par deux consonnes jumelles : « papa ». C'est cet homme que j'appelais avec déférence « papa Roger » dans mon livre autobiographique *Demain j'aurai vingt ans* et qui repose au cimetière Mont-Kamba dans une tombe proche de celle de ma mère…

Va, vis et deviens

J'appris la mort de ma mère en 1995. Étudiant, j'habitais dans un petit studio du IX^e^ arrondissement de Paris, rue Bleue, depuis plus de six ans. On m'attendait à Pointe-Noire pour les funérailles, et le téléphone sonnait sans relâche. Un cousin me pressait de descendre au pays. Ma tante Dorothée menaçait de se donner la mort si je n'arrivais pas. Mon cousin Kihouari hurlait que ce serait une malédiction si je ne prenais pas le premier avion.

Je ne décrochais plus le téléphone. J'étais comme paralysé par la nouvelle, et ces supplications venues de plusieurs milliers de kilomètres me poussaient encore plus dans mon retranchement. Le monde me semblait étriqué tandis que les heures avaient cessé de s'écouler. Même lorsque je montais les escaliers de notre immeuble je dépassais mon studio, et arrivais au sixième étage alors que je résidais au deuxième.

Je ne fis pas le déplacement.

En réalité je redoutais le face-à-face avec le corps de cette femme que j'avais laissée souriante, pleine de vie. Mon appréhension de la revoir inanimée était nourrie par une attitude qui remontait à l'enfance. En ce temps-là, comme beaucoup d'autres gamins de mon âge, j'avais la phobie des cadavres, surtout qu'on les exposait au milieu de la cour afin que la population vienne leur rendre un dernier hommage. Tout le monde devait donc passer devant le disparu, se courber à quelques millimètres de lui et lui susurrer des mots d'adieu. Une proximité que nous autres enfants redoutions car, dans notre esprit, les morts erraient d'abord quelques semaines sur terre et, en attendant leur départ définitif, ils épouvantaient les vivants, surtout les gamins qui les avaient vus pendant les funérailles. Pourquoi eux ? Parce que les disparus avaient besoin de leur innocence pour survivre au cours de ces quelques jours qui précédaient leur départ.

Nous redoutions aussi le corbillard et sa couleur noire. Lorsqu'il traversait la rue nous fermions les yeux, persuadés que le mort nous lorgnerait à travers la vitre et garderait dans sa mémoire les traits de notre visage. Certains tremblotaient, pissaient de trouille et perdaient la voix durant plusieurs jours. D'autres ne rêvaient plus que du trépassé et déliraient dans leur sommeil perturbé par la présence de personnages avec des cornes, des dents de vampire et une longue queue à l'instar des images répandues qui représentaient le diable. Je ne me rendais d'ailleurs plus dans ces veillées mortuaires du quartier.

Voir une personne inerte maquillée à outrance, parfumée avec du *Mananas* – le parfum utilisé dans ces circonstances – et les bras croisés, me mettait dans un état tel que j'y pensais pendant des semaines avec la conviction que je croiserais le fantôme du disparu à la nuit tombée.

Même s'il s'agissait cette fois-ci de ma mère, je ne parvenais pas à dominer mon appréhension et trouvais même que le manque de moyens financiers pour me rendre au pays était un alibi qui m'aidait à me défausser sans entretenir de remords. Je ne supportais plus de me regarder dans la glace, de peur de voir le reflet de mon ingratitude à l'égard de celle qui devait sagement m'attendre dans sa bière, entourée des membres de la famille écœurés par mon absence.

En ce jour de malheur où je tournais en rond dans ma pièce et écrivais les pages du recueil de poèmes *La Légende de l'errance* dédié à la disparue, ses paroles me revenaient en boucle. Je revivais notre dernière rencontre en 1989, à quelques heures de mon départ pour la France où j'allais poursuivre des études supérieures à la faculté de droit de Nantes. Elle était venue me dire au revoir et avait parcouru plus de cinq cents kilomètres jusqu'à Brazzaville où je me trouvais depuis une semaine.

Nous étions assis face à face dans un bar du quartier Moungali, non loin de la case des Anciens Combattants. Le regard sombre, la gorge serrée par l'émotion, elle avait du mal à aligner deux mots de suite. Je me blottis

dans ses bras et l'entendis m'appeler « papa », sa façon de m'exprimer son affection. Il y eut un moment de silence, puis je vis ses larmes couler…

Retrouvant sa voix, elle me parla des concerts de notre orchestre national, Les Bantous de la capitale, dans les années 1960, et surtout de l'orchestre Les Trois Frères de Youlou Mabiala, Loko Massengo et Michel Boyibanda.

– C'était la grande époque, fit-elle, nous portions des minijupes et des talons-dame tandis que les hommes mettaient des pantalons pattes d'éléphant et des chaussures Salamander. La ville de Pointe-Noire était réputée pour son ambiance et tout le monde avait du travail. Même les Zaïrois commençaient à arriver alors qu'on ne les trouvait qu'à Brazzaville qu'ils gagnaient depuis Kinshasa en traversant le fleuve Congo…

J'opinai de la tête pendant qu'elle poursuivait :

– Maintenant il n'y a plus d'ambiance, il n'y a plus de musique, les jeunes font plus de bruit qu'ils ne chantent. D'ailleurs je n'écoute plus leur musique, ça me donne des migraines…

Le serveur passa devant nous, le pantalon usé et déchiré. Ma mère le fusilla du regard, la bouche contractée par le dépit :

– Les gens ne s'habillent plus comme il faut ! Regarde ce jeune homme qui nous sert à boire, c'est ça vraiment l'habillement ? Ce pays est par terre, je te dis ! Tu fais bien de partir et de laisser tout ça derrière toi…

Ces digressions ne lui servaient qu'à atténuer la douleur de la séparation et à oublier que nous serions éloignés pour longtemps l'un de l'autre. C'est dans ce bar qu'elle avait l'habitude de me donner rendez-vous quand elle arrivait de Pointe-Noire pour son commerce. J'entamais les premières années d'université et vivais à Brazzaville dans un studio avec mon cousin Gilbert Moukila. Dès qu'elle venait, mon cousin et moi étions soulagés : elle nous remettait un peu d'argent, ce qui nous permettait de ne plus attendre la bourse de l'État qui n'était versée qu'au compte-gouttes et était de toute façon modique pour subvenir à nos besoins. Elle donnait à chacun de nous la même somme, trente mille francs CFA, l'équivalent de notre bourse. Cela nous suffisait pour passer le mois et attendre le suivant avec sérénité.

– Donc tu vas partir en France, c'est ça, hein ? reprit-elle, interrompant mes pensées qui vagabondaient.

– En fait je…

– Tu n'as pas à t'excuser, Adèle avait raison !

– Adèle ?

– C'est ma cousine, à Louboulou, celle qui a une mauvaise langue et qui croyait que je n'aurais pas d'enfant. Je t'ai souvent parlé d'elle… Je sais que tu n'aimes pas prononcer son nom.

– Mais je suis là, moi ! Je suis ton enfant !

– Je sais, mais cette cousine a aussi dit que je n'aurais peut-être qu'un garçon qui partirait loin, très loin de